

Le père et le manque

(Le père et le tableau du manque)

Cette première matinée de travail portant sur ce séminaire intitulé *La relation d'objet et les structures freudiennes*, a été placée sous le titre : « L'identification au phallus de la mère et le manque ». Autant dire que d'emblée, se pose la question cruciale du rapport du sujet à la mère, à sa mère que nous avons l'habitude de nommer : son premier objet. Ce dont je voudrais vous entretenir, c'est de l'importance de cette notion de « manque » dans l'abord de la question de l'objet. Objet qui, nous ne le savons que trop à l'écoute de nos analysants, n'est jamais positivé, dans la réalité, mais toujours marqué par la négativité du manque.

C'est pourquoi, sans doute, on entend souvent parler du « manque d'objet ». Ce qui n'est pas sans rapport avec le fameux 'objet perdu'. Ce n'est évidemment pas faux. Mais il convient de faire remarquer que, si l'objet manque, c'est en tant qu'il serait l'objet d'une satisfaction entière. C'est-à-dire, celui qui procurerait au sujet une jouissance inentamée. Un tel objet effectivement manque. Il n'a jamais existé que dans le fantasme. Objet que Lacan formalisera par la lettre 'a' : objet petit a. Et c'est parce qu'il manque qu'il est l'objet cause du désir.

Mais avant d'en arriver à un tel constat, le petit sujet devra faire, longuement sans doute, dans la réalité, l'expérience de la frustration, c'est-à-dire l'expérience que tout objet réel qui se présente à lui et qu'il appréhendera à des fins de jouissance, s'avèrera être décevant. Tout objet réel est décevant mais c'est cette déception, cette déprise qui permet à l'enfant de rencontrer le manque dans l'objet.

Ce qui nous amène à évoquer ici une des controverses majeures qui agite le monde psychanalytique autour de la question de l'émergence du sujet et de la position subjective. Controverse qui n'est pas seulement un enjeu théorique, mais qui véhicule une urgence clinique : notre clinique contemporaine a vu apparaître des agencements symptomatiques qui n'étaient pas ignorés de Freud, mais qui restaient relativement marginaux. Je veux parler de la clinique qu'on a nommé « pré-œdipienne » et que pas mal de psychanalystes se référant à Lacan ne prennent pas vraiment en compte. C'est que Lacan a pesé sur ce débat en faisant de l'apparition du langage le critère majeur de l'hominisation. Langage qu'il faut entendre, non pas d'abord comme un outil de communication -comme on l'entend trop souvent aujourd'hui, même dans

les milieux les plus savants- mais comme cette structure gouvernée par le jeu des signifiants. Un mot, quand il est un signifiant, et non un signe, ne renvoie pas à une chose, mais à un autre signifiant. Et c'est dans ce renvoi que se loge le sujet : « le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant » C'est très exactement ce qu'écrit le Discours du Maître.

Si on accepte cette manière d'aborder le langage, la question semble réglée et cela n'est pas sans répercussion sur cette autre question qui est celle de l'objet, ou plus exactement du rapport à l'objet. Ainsi que Colette Soler le fait remarquer :

« Lacan a fait son sort à la conviction de l'unité fusionnelle primaire avec la mère. (Il avance) –très précisément dans « *Remarques sur le rapport de Daniel Lagache* »- que cette dite fusion primaire n'est rien d'autre qu'une relation d'objet dans le réel dont il ne nie pas l'existence. Mais le seuil de la subjectivité, et donc le seuil de tout ce qui est analysable, ne réfère pas, ne peut pas référer à cette relation d'objet dans le réel. (...) La mère qui est dans l'inconscient est une mère qui parle, c'est une mère qui véhicule de la parole, sauf que, bien entendu, la parole a prise sur le corps, la parole n'est pas mentale. (...) La fameuse relation d'objet dans le réel n'est peut être pas inexistante, ce temps mythique d'avant les mots, - enfin il n'y a pas d'avant les mots parce que les mots sont toujours déjà là du côté de la mère. On peut toujours le postuler, ce sont des limbes où le sujet n'est pas advenu, même si on en rêve. Mais rien d'analysable ne peut s'inscrire à ce niveau là. »¹

Je ferai mienne ici la réplique de J.P. Lebrun² Ce qui ne signifie pas que je partage totalement sa position, mais bien son questionnement à ce propos :

« Est- ce si vrai que la mère qui est dans l'inconscient soit seulement une mère qui parle. Est-il vrai que rien d'analysable ne puisse s'y inscrire. Ou bien faut-il prendre en compte ce que nous dit Freud...

Et de citer Freud dans son article « L'intérêt de la psychanalyse » (1913)³ :

« ... des formations infantiles, malgré toute l'évolution ultérieure, rien ne périt. Tous les désirs, motions pulsionnelles, manières de réagir, points de

¹ (Colette Soler, *Déclinaisons de l'angoisse*, Cours 2000-2001, p.131. Je dois cette référence à J.P. Lebrun, Séminaire « Les couleurs de l'inceste », 2007-2008, Document inédit.)

² *Ibidem*.

³ In *Résultats, idées, problèmes*, Tome I, PUF (Paris) 1991, pp. 187 – 213.

vue de l'enfant sont encore présents de façon probante chez l'homme mûr(...) Ils ne sont pas détruits mais seulement recouverts (...) Le passé psychique a donc pour caractère de n'être pas, comme le passé historique, annihilé par ses rejetons ... »

... Il y a bien sûr la mère qui parle mais il y a aussi la mère du corps à corps ! Le tout est de savoir [voilà la question] où se situe le seuil de la subjectivité : du côté du signifiant ou du côté du nouage du signifiant et du corps, du côté du symbolique ou du nouage du symbolique et du réel. »

Nous sommes donc convoqués à nous confronter à l'enjeu majeur de ce séminaire : comment un petit d'homme peut-il se séparer de sa mère ? Comment peut-il cesser de se penser, de se vouloir, de s'identifier au phallus de la mère, sinon qu'à vouloir combler le manque qui surgit inévitablement de cette expérience ? Ou pour le dire encore autrement : comment peut-il accepter qu'il y ait du manque dans ce premier grand Autre auquel il a à faire, sa mère, sans vouloir aussitôt l'effacer ? Premier grand Autre qu'il doit penser et ou rendre plein pour qu'il puisse répondre à son interrogation : Que me veux-tu ? Qui suis-je (pour toi, donc pour moi) ?

Que le sujet soit ainsi appelé à se confronter à ce silence, à cette non-réponse au lieu de l'Autre sur des questions aussi essentielles et que ce silence génère pour le petit d'homme une angoisse majeure, cela atteste qu'il se situe d'emblée hors de la psychose, parce qu'une telle conjoncture ne peut que se présenter que dans le champ phallique. Ce qui veut dire que notre petit sujet est pris dans la condition langagière. Nous ne sommes plus, dans ce séminaire IV, dans la clinique de la psychose, comme l'année précédente –le séminaire III- où Lacan avait repris l'étude du cas Schreber. Ici, il va s'agir essentiellement de la phobie, avec le petit Hans. Clinique de la phobie infantile que nous avons l'habitude de penser comme une plaque tournante entre la névrose et la perversion. Faut-il ajouter ce qui serait une troisième issue qui serait celle de la sublimation permettant de ne pas être contraint au choix de la névrose ou de la perversion ? C'est une question que je laisserai ouverte.

Je rappelle ici le Séminaire III sur les psychoses en pensant à ce que je relisais récemment, dans le *Dictionnaire de La Psychanalyse*⁴ : un article consacré au délire, dû à Claude Landman. Il se termine par cette citation de Lacan à propos

⁴ Chemama et Vandermersch, *Dictionnaire de la Psychanalyse*, Larousse-Bordas (Paris), 1998, Article « Délire », p. 86.

du cas Schreber, à propos de la métaphore délirante que Lacan interprète de la manière suivante :

« Faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes. »

Et Claude Landman de conclure :

« Métaphore féminisante inaugurale à partir de laquelle on peut suivre les transformations successives du délire jusqu'à la rédemption totale. »

Mais ce défaut d'être le phallus de la mère peut, évidemment, se frayer d'autres issues que celle d'un délire dans le réel. Et l'on s'aperçoit alors que l'enjeu porte sur *l'être* : est-il à entendre, ce phallus, dans le registre du Réel ou dans celui de l'Imaginaire ? Dans ce deuxième cas, nous sommes renvoyés, dans le tableau du manque, à cette modalité du manque que Lacan nomme « *castration* » et dont l'objet est imaginaire : le Phallus (- ϕ). On pourrait, en prolongeant cette réflexion sur la question de l'être, proposer que celui-ci, quand il est appréhendé dans le registre du Réel - c'est-à-dire quand l'objet est réel, le sein de la mère – alors la modalité du manque est celui de la « *frustration* ». Nous y reviendrons.

Une autre raison qui me pousse à rappeler ici le séminaire sur les psychoses où Lacan introduit le fameux « Nom-du-Père », métaphore du désir de la mère – et si l'on parle du désir de la mère, c'est bien de son manque qu'il s'agit -, c'est une conversation informelle avec Jean-Pierre Lebrun autour de la clinique contemporaine. Il me faisait part de la réflexion suivante : nous les psychanalystes, nous avons trop souvent confondu le Nom-du Père et la fonction du père en tant que cette dernière est le vecteur de la Loi, en tant qu'elle transmet la « Loi du père ». « Le Nom-du Père » n'est pas la même chose, argumentait-il, que la « Loi-du-Père ». J'ajoute : pas la même chose, certes, mais pas sans articulation : pas de « Loi-du-Père » sans qu'au préalable ne soit inscrit le « Nom-du-Père ». Sinon nous sommes dans la psychose d'où le « Nom-du-Père » a été forclos.

Voici comment je m'empare de cette distinction que propose Jean-Pierre Lebrun :

-L'enjeu du « Nom-du-Père », c'est d'inscrire (ou non) un nouveau né dans l'ordre symbolique du langage. Une seconde naissance en quelque sorte, après celle biologique qui - on peut le noter, ce n'est pas sans intérêt - suppose une séparation de corps.

-La « Loi-du-Père », dans la foulée, met le nouveau sujet en face des conséquences que cette inscription dans l'ordre symbolique implique : ce que parler implique. On entend qu'on passe de l'ordre structurel du langage à la dimension de la parole comme acte qui permet d'incarner ce qu'il en est du parlêtre. Un collègue me rappelait récemment que le père, c'est celui qui se lève et qui parle !

Et qu'est-ce que cela implique ? *Cela implique que le sujet, en acceptant le Loi-du-père, ait intégré la capacité de perdre, de perdre quelque chose qui relève de sa jouissance.* On verra par la suite que l'objet de cette perte est de l'ordre de l'imaginaire, ce « leurre », ce voile sur le Réel dont parlera Lacan en tentant de cerner ce qui se noue dans la relation duelle entre l'enfant et sa mère.

Je voudrai faire une remarque sur cette question de la 'loi' que nous venons d'introduire comme une alternative au 'nom'. L'étymologie de ce mot 'loi' est, de ce point de vue, tout-à-fait intéressante car elle met en évidence une distinction assez fondamentale que l'usage commun, même chez les analystes, ne prend pas souvent en compte. Je vous cite le *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, d'Alfred Ernout et d'Antoine Meillet⁵ :

« A la base du mot « *lex* », il y a une idée de convention, de contrat exprès entre deux personnes ou deux groupes⁶. C'est en cela que la *lex* diffère du *ius*, « formule dictée », puis avec un sens collectif « droit » et de la coutume « *mos* » (...) La coutume résulte d'une acceptation tacite. Le caractère spécial de la loi explique au contraire qu'elle doive être écrite et promulguée».

Cette différence entre la « *lex* » et le « *mos* », entre la loi et les mœurs sur base de ce qui sépare l'explicite de la loi et le silence, le tacite des mœurs, nous ferait bien penser que ce qui nous occupe ici, c'est moins la question de la loi telle qu'elle s'explicite dans le corpus du droit, mais bien plutôt ce qui permet l'installation de ce que j'appellerais : **l'évidence culturelle**. Ce qu'il convient de faire quand on appartient à une culture que nous pouvons considérer avec Lacan comme l'effet d'un « refoulement » partagé. Puisque « ce qu'il convient de faire » suppose aussi que certaines choses, il ne convient pas de les faire : on ne peut pas tout dire, on ne peut pas tout faire.

⁵ Klincksieck, 2001.

⁶ Je vous renvoie à des journées de l'ALI, organisées en mars 2007 sur le thème : Le contrat peut-il se substituer à la loi.

Ce qui nous amènerait à penser que ce que nous désignons par le signifiant « Loi-du-Père » ne doit pas d'abord être comprise comme une *instance répressive*, mais plutôt comme ce qui nous permet de participer au collectif et donc aussi à cette exigence d'intégrer une perte de jouissance. Ce qui n'est pas tout-à-fait pareil à une injonction interdictrice qui resterait à l'extérieur du sujet. Ici nous sommes davantage dans une **subjectivation de l'inter-dit**. Notons au passage que cela résonne avec ce que nous entendons aujourd'hui d'une difficulté de nos contemporains de faire prévaloir l'individuel sur le collectif

C'est pourquoi la forclusion du Nom-du-Père qui signe la psychose ne doit donc pas se confondre avec ce déficit de la fonction paternelle, en tant qu'elle supporte la Loi-du-Père. Ce serait cette dernière déliquescence, celle de la fonction paternelle, qui serait l'étiologie majeure de la clinique contemporaine. Ce à quoi nous et nos contemporains sommes aujourd'hui affrontés.

*

A lumière de ce que je viens de vous proposer, je reviens au tableau du manque qui en articule les trois modalités : castration, frustration et privation, qui, à mon sens, ne fait qu'explicitier ce que je viens d'avancer concernant la subjectivation de l'interdit. J'ai débuté cette intervention en évoquant cette scène mythique de la naissance d'un nouveau né. Je dis que cette scène est mythique parce qu'elle donne lieu de notre part à une interprétation, toujours dans l'après-coup, en termes de *séparation*. On entend souvent, dans des supervisions par exemple, des collègues qui parlent de non séparation ; le plus souvent il s'agit d'évoquer une difficulté à se séparer de la mère ou de la famille où le sujet trouve son « *heim* ».

Il faut pourtant faire un premier constat : c'est que ce terme « *séparation* » n'apparaît pas dans le tableau qui tente de déployer la question du manque. On peut faire l'hypothèse que ce terme de « séparation », peut-être trop phénoménologique (c'est sans doute pour cela qu'il participe à la fabrication du mythe), se traduit en lacanien par « *manque* ». Ce qui, me semble-t-il, nous mène plus directement à la dimension de la structure. Et devrait nous permettre de déployer la complexité impliquée dans ce que l'expérience commune nomme « séparation ».

Dans ce séminaire IV que nous étudions, le terme « *séparation* » apparaît une seule fois, à la leçon XIII du 13 mars 1957 où Lacan évoque, à propos de la phobie du petit Hans, « la séparation de la mère ». Ce qu'on peut entendre dans les deux acceptions du génitif : objectif, à savoir la séparation d'avec la mère et subjectif, à savoir que la mère est séparée. Séparée de quoi, sinon de ce qui la rendrait complète du point de vue qui nous importe dans l'analyse, à savoir, du point de vue de la jouissance. Nous pouvons bien penser que ces deux types de séparation de la mère s'articulent et que la seconde, celle qui impacte la mère est la condition structurelle de la première. C'est elle qui va permettre à l'enfant de se séparer de sa mère.

L'enjeu est de taille parce que, derrière cette représentation imaginaire d'un manque chez sa mère, un manque qui ne serait pas subjectivement assumé par la mère, se profile déjà ce qui engage le très jeune enfant dans ces *fictions* que sont les théories sexuelles infantiles. Lesquelles théories, nous pouvons les penser comme étant les premières tentatives, pas toujours réussies (le petit Hans en témoigne) de donner sens à la présence d'une absence au lieu du grand Autre, à l'intersection de l'Imaginaire et du Symbolique, à la présence d'une absence au lieu du grand Autre. Voilà le constat angoissant que fait le petit sujet, mais aussi quand il devient plus grand – peut-être d'ailleurs, comme nous l'avons déjà noté dans la foulée de Freud ne peut-il jamais se débarrasser entièrement, définitivement de ce qui l'interroge : le « heim », incarné par la mère, est habité d'un « unheimlich » pour reprendre les termes freudiens. Toute la question est de savoir ce qu'il en est de cette étrangeté qui habite ce lieu que nous considérons comme nôtre et qui est celui de notre origine. Si l'enfant se pense comme celui qui pourrait guérir cette faille qui s'ouvre dans le « heim » maternel, comment pourra-t-il encore imaginer pouvoir quitter sa mère ?

Ce que Lacan nous a enseigné, c'est que cette absence, cette étrangeté n'est pas le fait d'un événement traumatique dont il faudrait chercher les origines et les causes dans les conjonctures de l'histoire infantile, qui, je le répète, ne peuvent être qu'une reconstruction imaginaire du sujet dans l'après-coup. Mais bien dans la structure qui fait de nous un parlêtre : le langage. Le manque n'est pas conjoncturel, il est structurel et il est dès lors incombable.

Ceci nous amène à penser que l'étrangeté, comme manque radical de réponse de la part de l'Autre, n'est pas à situer dans le registre du réel. Un objet réel, un « monstre » qui menace le confort du familial. Ce qui menace le confort du familial, ce n'est pas un danger que je qualifierais de « positif ». Il est bien davantage dans la dimension du négatif. Du manque. Donc du symbolique. C'est sans doute la raison pour laquelle Lacan inscrit le Père symbolique, non

comme un des agents des différentes modalités du manque, mais comme une sorte de chapeau dont on peut bien penser qu'il introduit la dimension même du manque comme tel.

« Le problème pour nous est justement de concevoir pourquoi, par quelle nécessité cette castration s'introduit dans un développement qui est le développement typique du sujet. Il s'agit qu'il rejoigne cet ordre complexe qui constitue la relation de l'homme à la femme, qui fait que la relation génitale est soumise dans l'espèce humaine à un certain nombre de conditions.

Nous repartons, comme la dernière fois, du sujet dans son rapport originaire avec la mère, dans l'étape que l'on qualifie de préœdipienne. »

L'objectif de Lacan est ici de saisir ce qu'il nomme « *la nécessité de la castration en tant que symbolisant une dette symbolique* » qu'il nomme aussi, c'est plus étonnant, du moins pour moi, *une punition symbolique*. Bref, dit-il, « *quelque chose qui s'inscrit dans la chaîne symbolique, en tant qu'il s'empare, comme de son instrument, de cet objet imaginaire* » qui, dans le tableau des modalités du manque, il nommera : phallus (imaginaire).

Le père symbolique qui chapeaute tout le tableau, c'est lui qui « *est en quelque sorte une nécessité de la construction symbolique, mais aussi que nous pouvons situer que dans un au-delà, je dirai presque dans une 'transcendance', en tout cas dans quelque chose qui n'est rejoint que par une construction mythique.* » Ce qui, de mon point de vue, articule déjà le Symbolique à l'Imaginaire⁷.

Dans la foulée, le texte du séminaire passe en revue les trois instances du Père.

1. Le père symbolique qui n'est en fin de compte nulle part représenté : « *... le père symbolique est le signifiant qu'on ne peut jamais parler qu'en retrouvant à la fois sa nécessité et son caractère et qu'il nous faut accepter comme une sorte de donnée irréductible du monde du signifiant ...* ».

Le père symbolique est donc une sorte d'hypothèse indispensable pour rendre compte de ce monde du signifiant autour duquel nous tournons depuis le début. La seule manière de donner une certaine consistance à cette « hypothèse » nécessaire et indispensable, c'est de passer, comme Lacan l'indique juste avant, par l'opération mythique. C'est lui, comme le

⁷ La « transcendance » du symbolique trouve à se représenter mythiquement par des fictions qui articulent, qui nouent le Symbolique à l'Imaginaire. Restera, et cela Lacan l'explicitera plus tard (spécialement dans le séminaire RSI), d'incarner cela par un nouage au Réel. C'est la fonction de la nomination.

dit Lacan qui se trouve « *derrière la mère symbolique* » qui est pointée, dans le tableau du manque comme l'agent de la frustration.

2. Le père imaginaire, celui à qui nous avons affaire tout le temps dans l'espace de notre réalité. C'est lui qui permet
 « *toute la dialectique de l'identification, toute la dialectique de l'idéalisation par où le sujet accède à quelque chose qui s'appelle l'identification au père.* »

Identification imaginaire parce qu'elle se déploie dans l'espace des relations avec nos semblables, « *les mêmes qui sont au fond de toute capture [le mot n'est sans doute pas anodin] libidinale, comme aussi de toute érection agressive.* »

D'où les caractéristiques typiques de ce père imaginaire : « *ce père imaginaire est à la fois le père effrayant que nous connaissons au fond de tellement d'expériences névrotiques* ». Il n'a aucune relation avec le père réel qu'à l'enfant. Il est « *uniquement lié à la période et aussi à la fonction que va jouer ce père imaginaire à tel moment du développement* ». Et ici, ce qui nous intéresse, c'est ce moment de la privation où l'opération, agie par le père imaginaire, va porter sur un objet symbolique : le Phallus. Je propose l'interprétation suivante : dans la réalité du petit sujet, il est nécessaire que se creuse un « trou réel » pour que manque cet objet symbolique qu'est le Phallus.

3. Enfin, le père réel. Lacan note que l'enfant a beaucoup de peine à appréhender ce qu'il en est du père réel, mais c'est parce que, au fond de l'expérience analytique, il y a ce constant que « *nous avons tellement de peine à appréhender ce qu'il y a de plus réel autour de nous. (...) Toute la difficulté, aussi bien du développement psychique que simplement de la vie quotidienne, c'est de savoir à qui nous avons réellement affaire.* » Au fond nous sommes toujours pris (plus ou moins) dans une sorte bain imaginaire qui constitue le fondement même de notre « réalité ». C'est pourquoi d'ailleurs une des questions les plus importantes qui se posent dans la cure, est de savoir à qui parle l'analysant. Bien sûr à l'analyste,. Mais au-delà ?

Lacan n'explicitera pas davantage, dans cette leçon, ce qu'il en est du père réel sinon qu'il est ce personnage qui fait partie de « *l'entourage de l'enfant* ». Si bien qu'on pourrait penser qu'il ne fait pas, du moins explicitement, la différence entre le père réel et celui de la réalité. Mais prendre les choses de la sorte ne me semble pas tout-à-fait exact : d'une part, on ignore la différence

entre les réalités purement phénoménologiques et ce qui se trame structurellement au niveau de la position subjective, entre une appréhension des choses qui se cantonne au seul registre de l'Imaginaire et la complexité structurelle d'un sujet ; d'autre part, Lacan pose, très explicitement, la distinction entre le père imaginaire et le père réel et il conclut sa présentation du père réel en réaffirmant « *que c'est au père réel qu'est déferée effectivement la fonction saillante dans ce qui se passe autour du complexe de castration* ».

Mais, poursuit Lacan « *pourquoi la castration ? Pourquoi cette forme bizarre d'intervention dans l'économie du sujet qui s'appelle castration ?* » La réponse de Lacan est précisément de la situer dans un autre registre. Comme je viens de le rappeler, non pas celui de la contingence de l'histoire du sujet, celui de la fantasmatisation imaginaire, dont relève, par exemple, « *les scènes de la séduction primitive* ». **C'est au contraire au registre structural du symbolique qu'il convient de positionner la castration.** Mais si le lieu de la castration est le Symbolique, l'opérateur par contre, c'est une instance réelle :

« *Si effectivement la castration est quelque chose qui mérité d'être isolé et qui a un nom dans l'histoire du sujet, ceci est toujours lié à l'incidence, à l'intervention du père réel ...* »⁸

C'est à partir de ce point essentiel, d'un lien fondamental du père réel et de la castration et comme pour en tester le bien-fondé, que Lacan retournera au cas du petit Hans pour tenter, au moyen des considérations antérieures, de « *comprendre la nécessité de la signification du complexe de castration* ».

Et c'est à ce moment là de son développement qu'il nous fait entendre que le tableau du manque est une manière de présenter un certain nombre de concepts lui permettant de comprendre comment ce qu'il nomme encore, à l'époque, le « développement » d'un sujet, aboutit à la castration. Il convient donc d'en faire une lecture dynamique dont il donnera une idée dans sa conférence de juillet 1953 intitulée « *Le symbolique, l'Imaginaire et le Réel* »⁹. Conférence qui est un prélude au « Rapport de Rome »¹⁰, où l'on voit Lacan jouer d'une sorte de combinatoire dont l'objectif est de « *décrire comment une*

⁸ Cette intervention du père réel recoupe ce que je disais de la nomination : le père est celui qui se lève et qui parle !

⁹ Publié dans *le Bulletin Freudien* n°1 (novembre 1982).

¹⁰ publié ensuite dans les *Ecrits* (pp. 237 et ss.)

analyse pourrait, très schématiquement, s'inscrire depuis le début jusqu'à la fin ». Vous connaissez la suite des formules :

$$rS - rI - iI - iR - iS - sS - SI - SR - iR - rS$$

où les lettres majuscules renvoient aux consistances habituelles Réel, Symbolique et Imaginaire, ou plutôt : le réalisé, le symbole et l'image. Alors que les lettres minuscules renvoient aux opérations correspondantes : i = imaginer ; s = symboliser ; r = réaliser. Notez que cette suite qui se veut formaliser le cours d'une analyse débute par « rS », soit « réaliser le symbole ». C'est sur cette opération que la cure est supposée débiter et que Lacan commente ainsi :

« C'est la position de départ. L'analyste est un personnage symbolique comme tel. »

Et à quoi renvoie ce symbole ? On peut penser au sujet supposé savoir. Par quoi le point de départ de la cure est bien le transfert. Si je me suis permis de rappeler cette conférence de Lacan, c'est pour mettre en parallèle le travail, la dynamique de la cure et celle de la mise en place de la subjectivité du petit d'homme.

Le temps nous manque bien évidemment pour reprendre ici l'entièreté du commentaire de Lacan à propos du cas du petit Hans. J'en isolerai quelques moments en rapport avec la question qui m'occupe du père réel et sa fonction d'agent dans la castration symbolique.

Tout commence par ce constat : *« Il n'est frustré de rien ce petit Hans, il n'est vraiment privé de rien »* et ce n'est pas l'interdit de la masturbation et la menace d'une éviration réelle par le docteur A, édictés par la mère, qui change grand-chose. Il ne s'agit pas là, commente Lacan, de castration. D'ailleurs, Hans continuera à se masturber. Et Lacan répète : *« Les conditions autour de cet enfant sont optimales »*. Il rappelle ce qu'il a élaboré plus avant dans le séminaire et que nous avons déjà évoqué, à savoir : *« la situation fondamentale, quant au phallus, de l'enfant par rapport à la mère »*.

Cela signifie que *« la mère existe comme objet symbolique et comme objet d'amour (...) et l'enfant prend cette relation en s'y incluant lui-même »*. Ce n'est pas autre chose que l'identification au phallus maternel et l'offre d'amour de l'enfant de fournie à la mère le phallus qui lui manquerait.

Qu'est-ce qui va mettre un terme à cette situation idyllique ? Aucun événement traumatique ne survient dans la vie de Hans qui pourrait justifier que quelque chose bouge dans son rapport à sa mère, sinon ceci que

« Son pénis à lui, Hans, commence à devenir quelque chose de tout-à-fait réel. (...) A partir de là, il est tout-à-fait clair que nous devons nous demander s'il n'y a pas une relation entre cela et ce qui apparaît à ce moment là, c'est-à-dire l'angoisse. »

Voilà le point de butée réel qui provoque l'angoisse et qui, lié à cette perception que son pénis en tant qu'il est réel et non plus captif du leurre imaginaire, lui apparaît comme quelque chose de *misérable*. Bref, il n'est pas à la hauteur de cette tâche sublime de procurer ce qui manque à sa mère en termes d'être et de jouissance. Face à cette impasse et si le sujet peut trouver l'appui d'un père symbolique et éviter par là l'issue paranoïaque, il pourra entrer dans la dynamique de la castration. Il évitera certes la psychose, mais cela ne suffit sans doute pas pour ne pas s'engager dans le labyrinthe de la névrose ou de la perversion. Car entrer dans la dynamique de la castration, ce n'est pas encore en sortir ! Névrose et perversion, toutes deux, chacune à sa manière, se caractérisent non pas par un refus par d'entrer dans la castration, mais d'en sortir d'en acceptant les conséquences. Nous en revenons ici à ce que j'évoquais plus haut de la différence entre le 'Nom-du-Père' et la 'Loi-du-Père'.

Si on se réfère (une fois encore !) à Jean-Pierre Lebrun qui, prenant appui sur Lacan, caractérise le Réel, à savoir :

« Ce qui ne colle pas, ce qui ne fait pas rapport, (...) ce qui résiste, ce qui échappe, ce que le sujet ne voit jamais dans le miroir, ce qui déborde de l'image, ce qui est en-deçà ou au-delà. Rappelons que Lacan a appelé cela le Réel. »¹¹

On peut peut-être y voir un peu plus clair dans ce que voudrait venir pointer le 'Père réel' qui opère, dans la castration symbolique, la chute de l'objet phallique imaginaire et donc tout puissant. Opération de la castration qui est un autre nom pour la négativité¹², du 'ce n'est pas ça'. Bref de l'impossible

¹¹ *La perversion ordinaire, Vivre ensemble sans autrui*, Paris, Denoël, 2007, p.43.

¹² *Ibidem*, p.42

dont l'écriture au cœur de la subjectivité de l'enfant relève de cette intervention du 'Père réel'.

Je voudrais terminer cette intervention en repassant rapidement en revue quelques pages de la leçon XIII (pp.380 à 388) qui veulent reprendre synthétiquement tout le trajet de l'enfant. Depuis « *ce que nous pouvons appeler la situation fondamentale, quant au phallus, de l'enfant par rapport à la mère.*

Dans la relation préœdipienne de l'enfant à la mère, qu'avons-nous ? La relation de l'enfant à la mère en tant qu'elle est objet d'amour, objet désiré pour sa présence (...) et très vite son articulation en un couple présence-absence est, vous le savez, ce sur quoi nous partons. (...) la mère existe comme objet symbolique et comme objet d'amour ... »

Et Lacan fait référence ici au tableau du manque en tant que la mère existe comme

« ... mère symbolique et que ce n'est que dans la crise de la frustration qu'elle commence à se réaliser (...) cette mère objet d'amour qui peut être à chaque instant la mère réelle, justement pour autant qu'elle frustre cet amour »

Ce qui semble essentiel, c'est de repérer que dans sa relation à sa mère, l'enfant s'y inclut, qu'il s'identifie à ce qui apporte à sa mère le plaisir. Que sa présence

« ... apporte une satisfaction d'amour. Le être aimé est fondamental. C'est le fond sur lequel va s'exercer tout ce qui va se développer entre la mère et l'enfant. Mais.... »

L'enfant va faire peu à peu l'expérience que

« dans cette présence de la mère à lui-même, il n'est pas seul. C'est autour de cela que va s'articuler toute la dialectique du progrès de cette relation de la mère à l'enfant. »

Dans ce « il n'est pas seul », ce n'est pas seulement et je ne dirais pas d'abord, la présence d'autres enfants, mais c'est surtout la présence du phallus. Et donc la découverte que si les choses se jouent désormais à trois, l'important est la découverte que la mère est manquante : elle n'a pas le phallus. Elle est donc

prise dans ce que Freud nommait le « penisneid ». Quelque chose d'une faille vient à se révéler du côté d'une mère phallique. Lacan fait remarquer :

« Les découvertes et de la mère phallique pour l'enfant et du Penisneid pour la mère sont strictement coexistantes. (...) L'enfant se présente à la mère comme étant ce quelque chose qui lui offre le phallus en lui-même. Ici il peut s'identifier à la mère, s'identifier au phallus, s'identifier à la mère comme porteuse du phallus, ou se présenter lui-même comme porteur du phallus. »

Reste la question essentielle de savoir quand « quelque chose mettra un terme à la relation ainsi soutenue » Quand le petit Hans cessera-t-il

« de fantasmer le phallus, d'interroger sa mère sur la présence du phallus chez sa mère très précisément, puis chez le père, puis chez les animaux. On ne parle que du phallus. Le phallus est vraiment l'objet pivot, l'objet central de l'organisation de son monde » ?

La réponse est celle que nous avons déjà évoquée plus haut : c'est que le pénis de Hans devient quelque chose de réel. Et cela va provoquer, comme Lacan le fait remarquer une nouvelle fois, l'angoisse. Angoisse qui vient mettre fin à ce que Lacan nomme ce « paradis du leurre » où il tente « de se couler, de s'intégrer dans ce qu'il est pour l'amour de sa mère ». Angoisse qui se fait jour au

« moment où intervient sa pulsion à lui [l'enfant], son pénis réel. Apparaît ce décollement, à savoir qu'il est pris à son propre piège, qu'il est dupe de son propre jeu (...) et la béance particulièrement immense qu'il y a entre le fait de satisfaire à une image et d'avoir là justement quelque chose à présenter, à présenter cash si je puis dire. (...° Ce qui joue à ce moment-là le rôle décisif, c'est que ce qu'il a en fin de compte à présenter est quelque chose qui peut lui apparaître à l'occasion comme quelque chose de misérable. »

Et c'est ainsi que l'enfant est introduit à la castration

« Le complexe de castration reprend sur le plan purement imaginaire tout ce qui en jeu avec le phallus et c'est pour cela précisément qu'il convient que le pénis réel soit en quelque sorte mis hors du coup. C'est par l'intervention de l'ordre symbolique qu'introduit le père avec ses défenses, avec le fait qu'il introduit le règne de la loi, à savoir le quelque

chose qui fait que l'affaire à la fois sort des mains de l'enfant, mais qu'elle est quand même réglée ailleurs que le père est celui avec lequel il n'y a plus de chance de gagner qu'en acceptant la répartition des enjeux telle quelle. Cela fait que l'ordre symbolique intervient, et sur le plan imaginaire précisément : ce n'est pas pour rien que la castration se rapporte au phallus imaginaire, mais c'est en quelque sorte hors du couple réel que l'ordre peut être rétabli où l'enfant retrouve quelque chose à l'intérieur de quoi il pourra attendre l'évolution des événements. »¹³

Je ne sais pas pour vous, mais pour moi, ce développement sur le complexe de castration n'est pas des plus clairs. Bien sûr on y entend la présence des trois consistances RSI, qu'il y a une sorte de nécessité à ce que l'on sorte d'un tout à l'Imaginaire, mais que l'émergence du réel, du pénis réel de l'enfant ne résout pas l'affaire, bien que ce soit, comme nous l'avons remarqué, cette émergence qui, dans les faits, provoque le malaise et l'angoisse d'un phallus imaginaire et leurrant qui ne tient plus la route. Ce qui est plus convainquant encore c'est l'intervention du père qui introduit le règne de la loi et qui, point crucial, du moins à mon sens, décharge l'enfant de présentifier pour la mère, le phallus. Imaginaire, il s'entend. C'est comme si le père signifiait à l'enfant que, non pas la jouissance de la mère, mais la question de la jouissance de la mère, ce n'était pas son affaire, que lui, le père, en avait la charge. Parce que la loi dont il s'agit ici (cf. ce que je tentais de dire au début de mon intervention) n'est pas de l'ordre d'un interdit coercitif, mais d'un rappel à l'ordre du Réel, donc de l'impossible. La fonction du père réel serait-elle de faire entendre à l'enfant que faire jouir la mère est chose impossible ? Et que la castration qui se joue dans le triangle œdipien, ne se réduit pas au drame de la séparation d'avec la mère de la réalité, mais débouche (et c'est cela sans doute sa véritable signification) sur l'inscription à l'intime du sujet de la dimension de l'impossible.

Pierre Marchal

¹³ Lacan, *Séminaire IV, La relation d'objet et les structures freudiennes*, Leçon XIII, p. 388